



UNE DILIGENCE DEVALISEE.

Un hardi photographe a pressé le bouton de son appareil il y a quelques semaines dans l'Arizona juste au moment où Black Jack, le fameux bandit de l'ouest, a arrêté une diligence et a allégué les voyageurs de leur argent et de leurs bijoux. Black Jack et trois hommes de sa bande sont actuellement en prison à Tucson, Arizona, sous le coup d'une condamnation à mort. Malgré cela, les bandits sont gais, car aucun d'eux ne se croit destiné à finir ses jours en se balançant par le cou au bout d'une corde. Appel du jugement qui les condamne est déjà fait et accordé, et ce délai, estimant-ils, est équivalent à la liberté.

TEMPERATURE

Du 18 juin 1901.

Baromètre à 8 h. L. CHAUD. Opticien, 148 rue du Canal, entre Canal et Bourbon.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 18 juin. Indications pour la Louisiane: Temps beau et chaud mercredi et jeudi; vents du sud-est.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAIN DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDOITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BU BEAU" 203 MAIN STREET.

LA MORALITE

Question Chinoise.

Depuis bien longtemps, nous avons tous, ici et ailleurs, dans le nouveau monde dans l'ancien monde, les oreilles rebattues des cris de colère et de vengeance qu'ont provoqués les atrocités commises par les Chinois en général et en particulier par le gouvernement de Pékin, et par les Boxeurs qui n'ont été que les terribles instruments des représailles de ce dernier. Elles ne sont que trop justement motivées, toutes ces malédictions. Les crimes qui se sont commis depuis deux ans dans le Céleste Empire sont, autant par leur prodigieuse multiplicité, la honte de l'humanité. Tout cela nous

de l'empire par les nations européennes, toutes choses qui ont fait redouter aux Chinois l'invasion de leur pays et la perte, à brève échéance, de leurs coutumes.

"Si les missionnaires ont été les premières victimes, c'est que, les premiers, ils sont entrés dans la Chine et qu'à ce titre, ils sont considérés par un peuple en fureur comme l'avant-garde de l'Europe-détachée." Voilà la vérité claire et nette. Oui, l'Europe est un objet de détestation pour les Chinois. Mais pourquoi? Parce qu'elle veut envahir leur pays et en bouleverser toutes les conditions économiques et industrielles à son profit exclusif, quoiqu'elle en die, et aux dépens des populations qu'elle prétend exploiter, et elle décore tout cela du titre pompeux de croisade.

On se demande avec stupéfaction quels rapports il peut bien exister entre la propagande du trafic et celle de la foi, entre l'introduction en Chine des idées chrétiennes et celle des ballons d'articles de l'industrie américaine, allemande ou anglaise? Ajoutez à cela que l'agresseur, lui, n'est pas le Chinois, mais l'Européen, l'Américain. Que voulez-vous? Ces derniers produisent plus qu'ils ne consomment, il faut bien qu'ils trouvent un débouché pour leur production, qu'ils fabriquent, puisqu'ils ne peuvent le trouver chez eux.

Il est aisé de voir, au centre et à l'ouest du bloc asiatique, une immense agglomération d'hommes qu'ils n'avaient pas à exploiter jusqu'ici. C'est sur elle qu'ils ont jeté les yeux et porté la main, et il faut que, bon gré mal gré, la Chine accepte leurs marchandises et leur envoie son argent. Si elle s'y refuse, on l'y forcera à coups d'expéditions militaires et d'expéditions commerciales.

On peut couvrir ces procédés, actuellement en honneur, du manteau de la civilisation, du progrès; mais nous ne nous y opposons pas, mais ils n'ont rien de commun avec la croisade évangélique, telle que l'a comprise jusqu'ici le monde chrétien, et n'appellent pas de ce titre sacré ce qui n'est, en réalité, qu'une prosaïque bataille entre producteurs et consommateurs.

L'Allemagne, la Turquie et les Iles Farsan.

On sait que depuis longtemps, le gouvernement allemand tente d'établir une station de charbon dans la mer Rouge, et qu'il a essayé, pour en venir à ses fins, d'obtenir du gouvernement turc la cession totale des Iles Farsan. La Porte a, jusqu'ici refusé avec persistance, malgré tous les bons offices du baron Marschall. Cependant, il paraît que, dans l'une au moins des Iles de l'archipel, des Allemands travaillent, en ce moment, avec la permission des autorités turques, et sous la surveillance de l'un des fonctionnaires, à faire élever des constructions diverses. Le gouvernement allemand nie que les Iles Farsan lui aient été cédées. Mais il admet qu'un dépôt de charbon allemand vient d'y être établi pour les transports destinés à la Chine. La distinction paraît subtile.

Buvez la "Sparkling Abita Water", 31,60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

LA PETITE Princesse Italienne.

Rome, 5 juin.

Grande cérémonie, ce matin, au Quirinal où, en présence du Roi, de la reine Marguerite, de la princesse Milena et du prince Mirko de Montenegro, des hauts dignitaires de la Cour et des ministres, a été dressé l'acte de naissance de la princesse Yolande-Marguerite-Elisabeth-Romaine, fille de S. M. le roi Victor-Emmanuel III et de S. M. la reine Hélène.

A onze heures dix, escortée d'un peloton de cuirassiers, la reine Marguerite, accompagnée de la duchesse de Gênes sa mère, et fort applaudie le long du trajet par la foule, a fait son entrée au palais. Dans la salle du trône préparée pour la cérémonie se trouvaient déjà réunis, avec les ministres et les dignitaires en grand uniforme, le président du Conseil M. Zanardelli, revêtu du collier de l'Annunciade; le président du Sénat, M. Saracco, officier de l'état-civil, et les deux témoins: LL. Ex. MM. Biancheri et di Budini, ainsi que les officiers de l'Annunciade, sans compter le syndic de Rome, Don Prospero Colonna, et ses assesseurs, les amiraux, généraux et colonels commandants de corps présents à Rome.

A onze heures vingt, le Roi a fait son entrée dans la salle, suivi des princesses et des princesses, ayant au milieu d'eux le nouveau-né dans un riche porte-bébé tenu par la comtesse Costa di Trinita, dame de la reine Hélène.

Victor-Emmanuel, en grand uniforme de général, portait, avec le collier de l'Annunciade, la grand'croix des chevaliers de Malte. Les dames de la Cour et les maisons civiles et militaires fermaient le cortège royal.

La comtesse di Trinita s'est avancée et a présenté l'auguste enfant à S. Ex. M. Saracco, qui a ensuite donné lecture de l'acte. Après la signature, le Roi et la reine Marguerite, tous deux paraissant radieux, ont tenu cereale. Le champagne a été offert aux invités, puis la famille royale s'est rendue auprès de la reine Hélène, dont l'état continue à être satisfaisant.

LANCERMENT DU "SULLY"

Ces jours derniers a été lancé à la Seyne le croiseur cuirassé "Sully", dont la mise en chantier date de mai 1899.

Ce croiseur cuirassé, d'un déplacement de 10,014 tonnes, a 138 mètres de longueur, 20 m. de largeur et 7 m. 55 de tirant d'eau. Il est muni de machines verticales à triple expansion qui actionnent trois hélices et sont alimentées par des chaudières aquatubulaires. La puissance maxima de ces machines sera de 20,500 chevaux, correspondant à une vitesse de 21 nœuds.

Le rayon d'action prévu sera, avec un approvisionnement normal de 970 tonnes de charbon, de 6,500 milles à 10 nœuds et de 1,230 milles à la vitesse maxima et avec une surcharge de 620 tonnes de 10,400 milles à 10 nœuds et de 1,940 milles à la vitesse maxima.

La protection du "Sully" est constituée par une ceinture cuirassée de dix-huit centimètres d'épaisseur; les positions de l'ar-

tillerie sont cuirassées à vingt-cinq centimètres d'épaisseur; son pont cuirassé est épais de cinq centimètres.

L'artillerie comprend: deux canons de 194 millimètres; huit de 164 à tir rapide, huit de 100, dix-huit de 47 et six 37; il est en outre muni de six tubes lance-torpilles dont deux sous-marins. L'effectif comprendra 30 officiers et 564 hommes d'équipage. Le prix de revient de ce croiseur cuirassé est évalué à 23,863,394 francs dont 2,455,000 francs pour l'artillerie et 215,100 francs pour les torpilles. Son achèvement est prévu pour le 31 mars 1903.

LA PREFACE DE LA Haute Cour.

Arrêtation du comte de Lur-Saluces.

Du Figaro, 5 juin.

M. le comte de Lur-Saluces a été arrêté, en son hôtel, 1, avenue de Tourville. C'est M. Hamard, sous-chef de la Sûreté, qui avait été chargé de mettre à exécution le mandat d'arrêtation délivré contre le "countmax" par M. Octave Bernard, faisant fonction de procureur général près la Haute Cour.

M. Hamard, arrivé avenue de Tourville à sept heures quarante cinq minutes, seul en voiture découverte, a demandé, sans faire connaître sa qualité, à parler à M. le comte de Lur-Saluces.

M. le comte n'est pas encore là, a répondu le valet de chambre, mais il ne va pas tarder à rentrer.

Le sous-chef a demandé alors à l'attendre et s'est installé dans l'antichambre. A huit heures un quart, M. de Lur-Saluces est arrivé et s'est rendu directement dans la salle à manger. M. Hamard lui a fait alors passer sa carte, sous enveloppe fermée, et le sous-chef de la Sûreté a été immédiatement introduit au salon, où le comte est venu aussitôt le rejoindre.

M. Hamard lui a fait connaître le but de sa visite. M. de Lur-Saluces, assez surpris et quelque peu ému, s'est écrié: "Je croyais être arrêté plus tôt ou plus tard. Enfin! Voulez-vous me permettre de prévenir la comtesse?"

"Je n'y vois aucun inconvénient," a répondu M. Hamard. M. de Lur-Saluces se dirigea alors vers la porte, mais comme le sous-chef de la Sûreté faisait mine de l'accompagner: "Il me semble, monsieur... à observer le comte."

"Pardonnez-moi, interrompit M. Hamard, dès à présent vous êtes mon prisonnier et j'ai reçu l'ordre de ne plus vous quitter d'un pas, jusqu'à ce qu'un autre fonctionnaire m'ait déchargé de la mission qui m'a été confiée."

"C'est bien, répliqua M. de Lur-Saluces. Et, songnant, il chargea un domestique de prévenir la comtesse, qui accourut et qu'il mit au courant de ce qui se passait. Mme de Lur-Saluces se montra très étonnée de la mesure prise "si tard" contre son mari. Mais, dominant promptement son émotion, elle sollicita de M. Hamard pour son mari la permission de dîner avec elle.

Le sous-chef de la Sûreté s'inclina en signe d'assentiment et tous les trois passèrent dans la salle à manger.

Pendant le repas, le valet de chambre prépara la valise du comte. Avant de quitter l'hôtel, toujours avec l'assentiment de M. Hamard, M. de Lur-Saluces écrivit à son avocat, Me Boyer de Bouillane.

A neuf heures, M. Hamard montait en voiture avec son prisonnier. Celui-ci offrit un cigare au sous-chef de la Sûreté et le fit entrer par le chemin de la prison de la Santé.

Une demi-heure plus tard, le comte de Lur-Saluces était écorché. Avant de se séparer de M. Hamard, il tint à le remercier de la façon courtoise dont il avait agi à son égard. C'est décidément le 24 juin prochain—et non le 20, comme on l'avait dit tout d'abord—que se réunira la Haute Cour.

Le parquet s'est installé dernièrement au Luxembourg, où le procureur général Bernard a fait déposer au greffe tous les dossiers utiles au procès futur.

ESPAGNE.

Une dépêche de Barcelonne à l'"Imparcial" annonçait l'autre jour que le capitaine général et les autorités avaient reçu une communication de l'étranger annonçant la découverte d'un complot anarchiste contre la reine et le roi.

Cette communication donnait avis que les courjés se rendaient à Barcelonne, puis à Madrid. La police a arrêté à bord d'un vapeur espagnol un individu, venant de Marseille, soupçonné d'être un anarchiste. Il était porteur d'une sacoche contenant des lettres, des livres et des journaux. Il se nomme Mélia. Interrogé, il a déclaré qu'il fréquentait quelques anarchistes; mais que, quant à lui, il n'était pas anarchiste.

Les individus arrêtés à Madrid comme suspects d'anarchie restent à la disposition des autorités.

La première représentation d'"Electra", à Pampelune, a provoqué des démonstrations antichrétiennes. Le théâtre était bondé; on remarquait la présence de nombreuses dames.

Suivant une dépêche officielle la tranquillité est complète aujourd'hui à la Corogne.

Parmi les blessés se trouvent plusieurs femmes; quelques blessés sont dans un état désespéré. Une dame était assise au balcon de son domicile, lorsqu'une balle brisa une vitre et l'atteignit à la tête. La mort fut instantanée.

Trois femmes de chambre de l'hôtel de France, qui se trouvaient également à un balcon, furent blessées. L'une d'elles est expirante.

ALLEMAGNE.

An reçu de la nouvelle de la pose du câble reliant l'île Borkum, dans la mer du Nord, appartenant à l'Allemagne, à l'île de Boston, qui appartient à l'Angleterre, l'empereur Guillaume a envoyé au gouvernement britannique la dépêche suivante:

J'espère que ce nouveau moyen de communication que nous devons à l'intelligence et au travail de la race germanique, aura pour résultat de resserrer encore les liens qui unissent la Grande-Bretagne et l'Allemagne, surtout sur le terrain économique. L'empereur a invité lord Roberts à assister aux grandes ma-

nœuvres qu'exécuteront les Ier et 17e corps autour de Danzig.

La "Gazette de l'Allemagne du Nord" annonce que le comte de Bülow, chancelier de l'empire, a demandé instantanément au ministre de l'Intérieur, en présence des mauvaises nouvelles qui lui sont parvenues ces derniers temps sur l'état des récoltes et les perspectives qu'elles offrent, sur une partie du territoire de la monarchie, de prendre dans chaque ressort, le plus tôt possible, toutes les mesures de nature à exercer la protection de l'Etat, en présence de la fâcheuse situation qui menace de se produire.

D'après les rapports du président de la commission permanente du collège d'économie des pays prussiens, rapportés présentés au chancelier de l'empire et aux ministres d'Etat prussiens compétents, la perte supportée par l'agriculture en Prusse, à cause de la mauvaise croissance des semences, se monte pour le froment approximativement à 183 millions 750,000 marcs, et pour le seigle, à 103 millions.

Le chancelier de l'empire a déposé devant le Conseil fédéral le projet de loi relatif à une convention internationale en vue de la protection des oiseaux, en proposant que l'Allemagne adhère à ce projet.

Le chancelier a attendu pour présenter ce projet que les négociations internationales aient pris fin, ce qui est le cas actuellement.

AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE.

"Billee Taylor," tous les soirs au Parc Athlétique jusqu'à la fin de la semaine.

WEST END.

L'orchestre du Prof. Brooke, des acrobates, des artistes de vaudeville, le vitacoupe feront les frais des soirées au West End jusqu'à samedi prochain.

BULLEIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 18 juin 1901.

L'usage à 8 heures A. M.

Table with 4 columns: Station, Hauteur, Déplacement, and Direction. Lists various stations and their corresponding water levels and directions.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur.

MERCREDI, 19 JUIN 1901.

Old Landing—NEW ORLEANS, 8 A. M.

Bayou Lafourche—LAFOURCHE, 8 A. M.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DE LA

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

SECONDE PARTIE.

X

Suite.

— Arrivons à ce qui vous concerne, monsieur Villeroi, pour suivre. Vous désirez donc que je m'occupe aussi de vous? — Ce que m'a raconté Jarry

m'en a donné l'envie, monsieur le directeur, balbutia Villeroi. Je ne reule pas sur l'or. La place que je dois à la protection de M. Flammarin, ministre des affaires étrangères et député de chez nous ne me rapporte pas gros. Ma fille aînée qui est au Conservatoire dans la classe de M. Verneuil, reçoit bien une pension du conseil municipal d'Anney. Mais, cette pension et mes appointements réunis ne font pas beaucoup d'argent. C'est à peine de quoi manger du pain quand on a une femme et trois enfants.

— Et autour de votre pain, vous voudriez pouvoir mettre un peu de froût, dit galement M. le directeur.

— Oui, monsieur, en attendant que ma fille, à qui on a prêté un bel avenir, soit engagée à l'O péra.

— Eh bien! nous verrons à faire fructifier vos petites économies. — Oh! bien petites, soupira Villeroi. Pour commencer, je ne pourrai vous déposer que cinq cents francs.

— J'aurai plus de plaisir à recevoir vos cinq cents francs que je n'en aurais à en recevoir cinq cent mille, mon brave homme, affirma le directeur. Vous êtes ici dans la banque démocratique par excellence. C'est surtout en vue de l'épargne modeste dont avant moi on ne s'occupait pas assez que j'ai fondé la Sécurité et je m'occuperai avec autant de soin de votre dépôt si minime

qu'il soit que s'il était cent fois plus considérable.

— Hélas! monsieur, je ne pourrai jamais reconnaître... — Vous le pourriez très aisément, au contraire. Si vous êtes satisfait des résultats obtenus, parlez-en autour de vous. Dites à d'autres ce que Jarry a dit à vous-même. Recrutez moi des clients. Vous savez ainsi aidé à mon entreprise humanitaire et philanthropique. J'évite avec soin les réclames retentissantes auxquelles ne craignent pas de recourir mes concurrents; et pour grossir ma clientèle, je ne compte que sur les honnêtes gens qui me doivent un peu plus de bien-être.

— Certainement, je parlerai de vous, monsieur. J'ai des amis... Villeroi éduité et convaincu pensait aux Guionnet. Quel plaisir pour lui s'il pouvait les associer à sa bonne fortune!

— Vous êtes donc le protégé de M. le ministre des affaires étrangères! reprit alors le brillant et sympathique directeur.

— Oui, monsieur, c'est lui qui m'a nommé.

— Le voyez-vous quelquefois.

— Rarement, avoua Villeroi. Il est si haut et moi si bas. Mais ma fille fait de la musique avec Mlle Flammarin.

— Alors, par celle-ci, il est possible d'arriver à son père. Cela n'est pas à dédaigner. Peut-être, continua Foursal, aurais-je recours à vous pour remettre à M.

le ministre une note à l'appui d'une demande en concession de mines que j'ai adressée au gouverneur de nos possessions du Tonkin. Un peu d'aide fait toujours du bien. Si cette affaire-là réussissait, monsieur Villeroi, votre fortune serait faite.

Villeroi fut littéralement ébloui et d'autant plus disposé à la confiance que le directeur l'interrogeait avec bonté, comme déjà particulièrement intéressé à sa position.

Ainsi répondit-il sans hésiter aux diverses questions qui lui étaient posées, racontant son passé, vantant la belle voix de Ninette, répétant les éloges des professeurs, dévoilant les misères de son humble intérieur et déroulant avec complaisance les rêves d'avenir où il puisait la force de les supporter.

En un entretien d'une demi-heure, l'habile homme qu'était Foursal eut fait le tour du candidat Villeroi, et quand il se leva pour marquer que l'audience était finie, il n'ignorait plus rien de l'histoire du crédule Savoyard.

— Nous sommes faits pour nous entendre, mon ami, lui dit-il, et nous nous entendrons. Apportez votre argent quand vous voudrez. La caisse est toujours ouverte. Du reste, le plus tôt sera le mieux. Je suis actuellement engagé dans de belles affaires et dans toutes celles où je suis, mes clients sont avec moi, foi d'ancien officier.

Il mentait, monsieur le directeur. Il n'avait jamais eu l'honneur de porter l'épaulette.

C'était un fils de famille qui, ayant dévoré en deux ans son patrimoine, n'avait échappé aux pires conséquences de ses dépenses qu'en s'engageant dans les zouaves, d'où il était sorti, son engagement expiré, après avoir très péniblement conquis les galons de sergent et désespérant de monter plus haut.

Il s'était alors retrouvé sur le pavé, pauvre comme Job et nu comme un petit saint Jean, sans aptitudes spéciales, bon à tout et bon à rien, ne sachant que faire de ses dix doigts.

À sa vie, depuis ce jour et durant vingt ans, n'avait été qu'une longue suite d'aventures et de métamorphoses.

Aux colonies d'abord, en France ensuite, il avait exercé toutes sortes de professions: professeur de gymnastique, photographe, masseur, entrepreneur de spectacles, voire acteur, et finalement, par un hasard inespéré, commis chez un changeur de Lyon, ancien camarade de collège, qu'il était parvenu à intéresser à son sort.

Durant cette existence mouvementée et forcément un peu mystérieuse, peut-être s'était-il rendu capable de quelques-uns de ces délits que condamnent les lois. On ne saurait l'affirmer, puisque après tout il n'avait pas de casier judiciaire.

Mais, à qui il eût laissé lire dans son âme, il aurait donné l'impression qu'il était digne d'en avoir un et qu'il y avait eu plus de bonheur que de justice dans les circonstances grâce auxquelles il s'était préservé de la dégradation suprême et avait pu trouver enfin un emploi honorable.

Il s'y maintenait tant bien que mal depuis quelques années, dans cet emploi, non sans déplorer toutefois l'humilité de sa condition et son impuissance à mordre aux jouissances dont il gardait, avec les souvenirs de son passé de libertinage, le goût persistant, lorsque la mort subite d'une tante avec qui son inopérite avait brouillé et par laquelle il se croyait déshérité l'avait mis à l'improviste, en possession d'une centaine de mille francs.

Pourvu de ce capital et déjà familiarisé avec les opérations financières, il s'était décidé à quitter son changeur lyonnais, à partir pour Paris et y fonder une maison de banque dont tout le mécanisme reposait sur la présente participation de la clientèle aux bénéfices qu'il déclarait immanquablement réalisables grâce à sa manière d'opérer.

La banque créée, il avait publié un journal hebdomadaire pour en apprendre l'existence au public.

Ce journal, tiré à plusieurs milliers d'exemplaires et envoyé

gratuitement de tous côtés, lui eût bientôt amené des adhérents qu'il alléchaient les promesses mirabolantes de cette feuille prospectus et qu'il achevait de séduire en annonçant que la banque était propriétaire de l'immeuble où elle avait établi son siège social.

Et c'était vrai. Il avait acheté et payé la maison, ce dont il faisait grand bruit.

Il négligeait d'ajouter qu'une opération d'emprunt avait immédiatement suivi son achat et que l'immeuble était maintenant hypothéqué pour la presque totalité de sa valeur.

Mais qui eût songé à le soupçonner, alors qu'il payait régulièrement, tous les mois, à caisses ouvertes, les bénéfices annoncés aux clients!

Qui se fût inquiété de savoir si ces bénéfices existaient autre ment que sur le papier et à pour en payer le montant, il ne puisait pas dans les dépôts qu'il maintenait affluant!

La crédule publique — et on sait qu'elle est insondable — se faisait sa complice. L'argent entré par le guichet: dépôts, soit tant par le guichet: dividendes non sans laisser dans ses mains de quoi faire face à son train d'existence.

C'était une pure escroquerie qui n'eût pas tardé à être dévoilée s'il se fût avisé de recourir à la grande publicité et d'opérer sur un plus vaste théâtre.